

Chapitre 1

Tableaux géopolitiques du monde en 1913, 1939, 1945

Marianne Guérin

« Ainsi le monde s'est-il habitué à l'expulsion forcée et au massacre sur une échelle astronomique, tous phénomènes si peu familiers qu'il a fallu forger des mots nouveaux pour les désigner : apatrides ou génocides. »

E. Hobsbawm, L'âge des extrêmes. Histoire du court XX^e siècle.

◆ DATES CLÉS

- | **1914** Assassinat de François-Ferdinand
- | **1917** Révolution russe
- | **1918** Armistice
- | **1919-1923** Traités de paix en Europe
- | **1929** Krach boursier
- | **1933** Arrivée au pouvoir d'Hitler
- | **1936** Guerre d'Espagne
- | **1939** Entrée en guerre de la France et du Royaume-Uni contre l'Allemagne
- | **1945** Conférences interalliées (Yalta et Potsdam)
- | **1945** Fin de la guerre en Europe, création de l'ONU, bombe atomique à Hiroshima

◆ CHIFFRES CLÉS

- | **Répartition de la production industrielle mondiale**
- | 1913 États-Unis 37,5 %, Europe 46 %.
- | 1939 États-Unis 32,2 %, Europe 27,1 %.
- | 1945 États-Unis 51 %, Europe 9 %.
- | **Victimes des deux guerres mondiales**
- | 1914-1918 9 millions de morts environ.
- | 1939-1945 Entre 40 et 50 millions de morts, civils pour plus de la moitié dont 5 à 6 millions dans les camps de concentration et d'extermination.

◆ CROQUIS DE SYNTHÈSE

1914-1945 : l'Europe à feu et à sang



1. D'UNE GUERRE A L'AUTRE, OU FRONT DE L'OUEST
AU FRONT DE L'EST

- FRONT OCCIDENTAL (1914-1918)
- ++ FRONT ORIENTAL (1941-1945)
- BATAILLES "TOTALES" POUR UNE GUERRE
D'USURE
- ▣ "GRAND REICH" EN 1939
- ▤ TERRITOIRES SOUS DOMINATION OU
INFLUENCE ALLEMANDE EN 1942

2. MORT DE MASSE

- GENOCIDE ARMÉNIEN (1,2 MILLIONS DE MORTS)
- EINSATZGRUPPEN (1 A 1,5 MILLIONS DE MORTS)
- ▲ CENTRES DE MISE A MORT (2,5 MILLIONS DE
MORTS dont 1 million A AUSCHWITZ)
- BOMBARDEMENTS ALLIÉS MASSIFS
- BOMBARDEMENTS ALLEMANDS MASSIFS

Introduction

1913, 1939, 1945 : trois dates qui jalonnent les « excès » de la première moitié du XX^e siècle.

1913 : après 4 crises graves en 9 ans (deux coloniales et deux balkaniques) la guerre générale semblait difficilement évitable. Les peuples qui désiraient la paix ont été pris dans une logique implacable : courses aux armements, rivalités politiques coloniales (franco-allemandes sur l'Alsace-Lorraine et austro-russe dans les Balkans), enchaînements d'alliances, compétitions multiples jusqu'à la crise de Sarajevo. Mais qui pouvait prévoir les traumatismes et les mutations liés à cette guerre : une Europe congédiée de l'Histoire, basculement du monde vers l'Atlantique, et la libération de tous les fantasmes technologiques accumulés depuis le début de la deuxième révolution industrielle.

1939 : après une grande crise systémique, globale, c'est encore à contre-courant des opinions que se met en place le processus qui conduira à la Seconde Guerre mondiale, une guerre vraiment mondiale, une guerre mobilisant des moyens éprouvés mais à une échelle sans précédent, et des armes d'apocalypse inconnues. Mais une fois de plus l'Europe en est la grande victime avec l'effacement de la France, l'épuisement de l'Angleterre, l'écrasement de l'Allemagne : la domination européenne est balayée, le déclin politique de l'Europe arrive à son terme.

1945 : dans un monde en ruines, deux États semblent émerger : l'URSS ravagée mais à qui la contribution à la victoire lui a donné une place de premier plan et les États-Unis seuls possesseurs de la bombe et au sommet de leur puissance. Pourtant c'est dans ce contexte là, dans un monde formaté par l'affrontement des deux blocs, que l'Europe tente le pari insensé de l'union qui la conduira à la Communauté européenne en 1957 et par un long processus encore inachevé à retrouver son histoire et sa géographie depuis les élargissements.

◆ PROBLÉMATIQUES

⊙ ***Pourtant dans le monde complexe qui se met en place l'Europe n'est et ne sera que l'ombre portée de son passé ? fatalité ? résignation ? retour impossible ?***

I. 1913, un monde à l'européenne ?

A. Économie monde

Maîtriser la capacité à produire

En 1913, l'Europe occidentale est au centre d'une économie mondiale à laquelle impose ses règles.

Sa domination, économique, se caractérise par une formidable capacité à produire. Usine du monde, elle assure, à la veille de la guerre, 46 % de la production industrielle, et plus des deux tiers de la production européenne proviennent de trois pays, la France (6,4 %), la

Grande-Bretagne (14 %), et l'Allemagne (15,7 %). Au centre de la division internationale du travail, elle est en position de commandement grâce à la puissance que lui a donnée l'industrialisation au XIX^e siècle. L'Asie, l'Afrique, et une grande partie de l'Amérique latine jouent le rôle de fournisseurs de matières premières à qui sont ensuite revendues les productions. Parangon de la modernité, l'Europe oriente les manières et les formes de production en érigeant le capitalisme en un modèle tout à la fois social et économique. Certes, cette domination est de plus en plus contestée par les États-Unis qui s'affirment comme la grande puissance en devenant en assurant plus de 35,8 % de la production industrielle mondiale, en revendiquant une modernité économique et sociale. Pourtant l'Europe reste aux commandes par sa maîtrise des réseaux financiers. L'Angleterre est la puissance financière mondiale grâce à sa monnaie, la livre sterling, tout à la fois instrument de paiement et de réserve, et qui fait d'elle la plaque tournante de la finance mondiale. En concentrant plus de 90 % des investissements mondiaux, l'Europe est bien le banquier du monde. Ses investissements irriguent tous les systèmes économiques du monde ce qui lui donne une emprise, une assise et un rayonnement économique incomparable. Pourquoi l'Europe a-t-elle été capable de distancer aussi vite ses concurrents ? Au début des années 1990, l'historien Pierre Chaunu estimait que vers 1490 déjà, trois puissances étaient en mesure de triompher des autres et il ajoutait que « les Ottomans auraient voulu mais n'ont pas pu, les Chinois auraient pu mais n'avaient pas voulu, les Européens l'avaient emporté, parce qu'ils avaient voulu et avaient pu »... Les prouesses techniques conféraient à l'Europe le **triple primat de la puissance, de la connaissance, et de la moralité**. Elles lui permettaient de mettre le monde à son école. Le tout dans un **cadre pacifique** : entre 1815 et 1914 une paix de cent ans s'installe ; la France, l'Autriche, l'Italie, la Russie ne se font guerre que 18 mois au total ; **la domination européenne s'explique par des considérations culturelles**. Sur la lancée de la créativité des siècles précédents, D. Landes insiste sur l'Europe médiévale qui loin d'être obscurantiste fut une des sociétés les plus inventives de l'histoire : **le rôle de la philosophie critique**, héritage grec qui permet de s'émanciper des traditions, de laisser la place à l'expérimentation, **l'influence judéo-chrétienne** a eu une fonction fécondante (représentation linéaire du temps, approche évolutive de l'Histoire) avec une dé-divination du monde qui libère la responsabilité du monde. À la confluence de la pensée judéo-chrétienne, et de la pensée grecque et de l'humanisme libre penseur se développe en Europe une **approche rationnelle et mathématique de la nature** qui gagne la vie sociale et donne à l'Occident la prétention à l'universel. En comparant les deux cultures – chinoise et européenne –, on peut mettre en valeur aussi le **côté prométhéen de l'Occident** dans son rapport au monde, sa volonté de maîtriser et de transformer la nature alors que la tradition chinoise met l'accent sur une conciliation entre les désirs des hommes et les contraintes venues du monde extérieur. Bref, l'euro-péanisation du monde en 1913 n'est pas que le fruit de circonstances...

Dominer les échanges

Au cœur des circuits économiques l'Europe domine aussi les échanges commerciaux qu'elle organise. De 1890 à 1914, la valeur de ces échanges a quadruplé. Ce sont d'abord les

progrès technologiques, l'amélioration des moyens de transport, c'est-à-dire la capacité à transporter plus, plus vite, plus loin, qui ont permis cette croissance. Ce rétrécissement du monde profite à une Europe qui maîtrise ces moyens de communication. Elle contrôle les voies maritimes – c'est particulièrement net pour l'Angleterre –, et draine les richesses du monde entier. Le début du XX^e siècle voit donc l'amorce d'un espace économique mondial que l'Europe domine et structure. La preuve, symbolique, en est peut-être l'adoption, à la fin du XIX^e, du méridien de Greenwich pour organiser la division du globe en fuseaux horaires. Cette domination se lit dans la capacité européenne à exporter. En 1914 près de 62 % des échanges mondiaux, l'Europe laisse loin derrière les États-Unis (12 %). Cette capacité à drainer les richesses associée à sa puissance industrielle génère des relations inégalitaires, voire de dépendances économiques avec l'Asie et l'Afrique.

B. Dominer et soumettre

Se partager le monde

Le monde, en 1913, est un monde colonisé. Fer de lance d'une colonisation devenue systématique à compter du milieu des années 1880, car source de puissance, l'Europe s'est taillé d'immenses empires. Cette domination coloniale met sous sa coupe une grande partie de l'Asie et quasiment toute l'Afrique. La conquête coloniale, faite au nom d'une pseudo mission civilisatrice, postule la supériorité culturelle et raciale des populations européennes. Elle est aussi « fille de la politique industrielle » (J. Ferry). Elle profite en priorité à deux États, la France et l'Angleterre, qui sont, en 1914, les deux plus grandes puissances coloniales mondiales, l'Allemagne ne se convertissant qu'après Bismarck, dans le cadre de la Weltpolitik, aux ambitions coloniales. En 1914, l'empire britannique couvre ainsi 33 millions de km² et regroupe près de 450 millions d'habitants ; la France couvre 11 millions de km² et près de 55 millions d'habitants. Les empires répondent à des intérêts économiques, politiques et stratégiques. La colonisation dit en fait en creux le processus de mondialisation des politiques extérieures des pays européens.

Soumettre et exploiter

La colonisation remodèle les sociétés indigènes en inventant des sociétés coloniales fondées sur la division des tâches et le cloisonnement. Les sociétés indigènes sont transformées en profondeur par des pratiques dont le postulat de base est l'inégalité. La mise en valeur des territoires répond aux intérêts de la puissance coloniale, ce qui exclut un développement équilibré. L'économie de traite assigne à chaque espace une fonction spécifique : l'Extrême-Orient produit riz, coton ou thé pendant que Madagascar se spécialise dans la vanille. Le « pacte colonial » est assez simple : les colonies fournissent les matières premières que les métropoles transforment, exportent, voire leur revendent. La modernisation des moyens de communication comme, par exemple, l'aménagement du port de Saïgon, en Indochine, répond à cette logique, elle n'est pensée que comme le moyen de faciliter les échanges avec la métropole. Les colonies fournissent des matières premières et une main-d'œuvre bon marché, voire gratuite dans le cadre du travail forcé comme, par

exemple, au Congo belge, et font aussi office de marchés protégés qui assurent des débouchés à tout moment. La domination économique se double d'un projet d'acculturation que l'imposition de la langue du colonisateur ou l'évangélisation disent assez bien. À la veille de 1914, le système est débattu mais pas vraiment remis en cause surtout dès lors que les colonies sont considérées comme une « bonne affaire » :

J. Marseille, dans un essai décapant, *Empire colonial et capitalisme français. Histoire d'un divorce*, (1984), évoque pour la France l'apparent consensus économique.

Sur le coût des conquêtes pour la France entre 1850 et 1913 les dépenses militaires ont atteint 8 milliards de francs courants soit un peu moins de 2 ans de dépenses ordinaires de l'État français

Au regard les dépenses d'investissement sont évaluées à 4 milliards de francs de 1914 pour l'ensemble de la période 1850-1930, garanties d'intérêts accordées à des compagnies de chemin de fer. Comme depuis la loi du 13 avril 1900 les colonies ne devaient s'autofinancer

Donc bon an mal an les dépenses coloniales ne représentaient que 6 à 7 % des dépenses définitives de l'État et avec une mise de fond initiale faible l'Empire devient un débouché essentiel (50 % des exportations métropolitaines de coton) un tiers des machines et fournissait à l'importation 40 % des céréales et des phosphates Les actionnaires étaient les grands gagnants avec en Indochine des taux de profit pour la Banque d'Indochine de 79,5 %...C'est après la Seconde Guerre mondiale que l'ampleur des transferts opérés outre mer paraît élevé : 32,5 milliards de francs or soit 2 fois l'aide américaine à la France !

Alimenter les rivalités

Ces impérialismes ne sont pas sans conséquences dans l'équilibre intérieur du continent européen car ils nourrissent des rivalités. Dès l'instant où la possession de colonies fait la puissance, elle attise les convoitises et alimente des crises entre pays européens engagés dans une course aux colonies le « grand *steeple chase* » décrit par J. Ferry. Le plus bel exemple réside sans doute dans les deux crises marocaines qui, en 1905 et en 1911, opposent l'Allemagne à la France. En tentant de mettre en difficulté les Français au Maroc, le Kaiser Guillaume II suit deux buts : s'ouvrir des espaces colonisables, remettre en cause le front franco-britannique en ravivant leur rivalité coloniale. Pour soutenir leur puissance impériale, les États développent un arsenal militaire, seul moyen, pensent-ils, de défendre leurs possessions. Chaque crise coloniale exacerbe ainsi les nationalismes latents, alimente des frustrations au sein des sociétés en questionnant les identités. Certes, la colonisation soumet le monde à l'Europe et lui apporte une puissance apparente mais elle est aussi ce qui la fragilise à moyen terme. L'europanisation du monde est une vision simplificatrice : l'europanisation du XIX^e n'est que le contrepoint de la déseuropanisation du XX^e, un contrepoint de l'américanisation ultérieure du monde... La paix de cent ans entre 1815 et 1914 est un miracle surprenant de l'équilibre des forces. L'Europe peut même caresser le projet d'États-Unis d'Europe de Hugo à Mazzini. Mais dans cette paix apparaît le primat de l'Angleterre qui fait évoluer sa puissance plus qu'elle ne la perd (tertiaire) plus que de l'Europe. L'Europe enfin sous-estime ceux qui veulent « ôter l'Europe de leurs épaules » (H. James) : dès la fin du XIX^e siècle, avec la montée en puissance des États-Unis (1882), Henry James fait dire à Marcellus Cokrell son personnage américain : « je suis arrivé à une

conviction : j'ai ôté l'Europe de mes épaules, l'ampleur et la fraîcheur du monde américain, notre développement à grands pas et à grande échelle le bon sens et la bonne nature de la population me consolent de l'absence de cathédrales et de Titiens... » Une fois que l'on a compris que les grandes questions d'avenir sont les questions sociales, qu'une puissante marée entraîne le monde vers la démocratie et que notre pays est la plus grande scène où puisse se jouer ce drame, les sujets européens à la mode paraissent mesquins et paroissiaux... La libération et émancipation des peuples opprimés deviennent des objectifs : « la voix prononce que l'Europe nous a pendant des siècles gavés de mensonges et de pestilences » (A. Césaire). Montée des périls, contestation précoce de l'empire, prétentions américaines, menaces sur la paix européenne sont autant de handicaps prémonitoires.

C. L'Europe instable

Une carte de l'Europe modelée par les alliances

Le rayonnement à l'échelle mondiale ne saurait cacher les zones d'ombre d'une Europe travaillée par des rivalités et qui, de plus, s'inscrit dans le cadre d'alliances qui se font face. L'Europe de 1913 est celle de deux camps, celui de la Triple Alliance et celui de la Triple Entente. La Triple Entente, composée de la France, de la Grande-Bretagne et de la Russie s'est construite contre la menace allemande. Elle a été le moyen pour la France de sortir de l'isolement diplomatique dans lequel l'avait laissée la défaite de 1870, et l'occasion, pour la Grande-Bretagne, de renoncer, en apparence, à son « splendide isolement ». Formalisée par deux traités – le Traité franco-russe en 1893, l'Entente cordiale en 1904 – elle redessine les contours géopolitiques de l'Europe en prenant en étau les deux empires centraux d'Autriche-Hongrie et d'Allemagne. Face à elle, la Triple Alliance s'articule autour de l'axe austro-allemand auquel s'ajoute l'Italie. La participation italienne est cependant sujette à question car son adhésion, en 1882, a été la conséquence directe de son impuissance à s'emparer de la Tunisie face à la France. De plus, cette alliance est fragile puisque l'Autriche occupe toujours une partie de l'Italie, ces terres irrédentes que sont Trieste et Trente. Fragiles, ces alliances affaiblissent quand même l'Europe en la coupant en deux. La diplomatie qui en découle, et en particulier les obligations inhérentes à des alliances défensives – une solidarité en cas d'agression – ne peuvent qu'être lourdes de conséquences en cas de crise.

Crises à répétition

Dominante, l'Europe n'est pas, pour autant, apaisée. La région des Balkans est à ce titre significative, qui met à plusieurs reprises l'Europe en péril avant l'épisode décisif de Sarajevo. Deux puissances rivales, l'Autriche-Hongrie et la Russie, s'y affrontent. La Russie se présente comme la défenseur naturel des populations slaves tout en cherchant à s'ouvrir une porte vers une mer chaude autre que la mer Noire. L'Autriche-Hongrie n'entend pas abandonner ses territoires et cherche même à assurer son influence sur ses marches orientales. La situation devient particulièrement complexe à la fin au début du XX^e siècle, quand il apparaît clairement que l'Empire ottoman qui dominait la partie Sud de l'Europe centrale peine de plus en plus à défendre ses intérêts. Ce vide politique aiguise les appétits des deux puissances

et favorise l'émergence de discours nationalistes. Car c'est là le second enjeu d'une région véritable mosaïque de nationalités. Émergent alors des désirs d'indépendance qui permettraient de mettre en accord peuples et territoires. Le Monténégro, la Roumanie, la Bulgarie, sont autant de zones traversées par ces courants nationalistes qui savent utiliser la puissance susceptible de servir leurs intérêts, créant ainsi des crises difficiles à maîtriser. Les guerres balkaniques, en 1912 et 1913, montrent bien le caractère explosif de la situation. Elles constituent d'abord un conflit local qui oppose, selon des logiques complexes, des États voisins comme la Serbie et la Bulgarie ; elles sont le moyen d'un affrontement indirect entre grandes puissances, permettant à la Russie de remettre en cause l'influence ottomane. Elles sont le lieu d'un affrontement d'un nouveau type servi par une puissance de feu industrielle, par une violence inégalée, par l'amorce d'un effacement des frontières entre civils et militaires. Il est clair, aux yeux de beaucoup, que ce que les journalistes appellent la « poudrière des Balkans » est le talon d'Achille de l'Europe.

Veillée d'armes

L'entrée dans la Première Guerre mondiale réunit tous les éléments qui fragilisent le continent européen : un attentat à Sarajevo qui devient une affaire d'État, des alliances qui jouent à plein pour précipiter, par un effet de contagion et d'engrenage, les grandes puissances européennes dans la guerre, des rivalités anciennes qui rendent l'apaisement improbable. La mobilisation générale intervient partout en Europe entre la fin du mois de juillet et le tout début du mois d'août 1914. Elle prend tout de suite une dimension particulière en investissant l'ensemble du champ social : c'est, par exemple, l'appel de Viviani aux femmes de France (août 1914) qui leur demande de participer à leur manière à la guerre. Elle fait appel aux ressources des territoires européens et coloniaux en enrôlant des soldats – notamment les tirailleurs sénégalais –, en recrutant des ouvriers. Imaginée comme une guerre courte, la guerre qui s'ouvre dit cependant dès les premiers mois une autre réalité celle d'une guerre industrielle. Les États-Unis restent, pour l'instant, neutres face à une guerre à laquelle leur opinion publique n'est pas prête ; ils apportent cependant une aide financière et matérielle à la Triple Entente. En 1914 périt, avec l'entrée en guerre, un monde européen : la guerre que, dès 1915, les contemporains qualifient de « grande » guerre, est une expérience terrible pour les sociétés qui en sortent bouleversées d'autant plus que « la guerre imaginée était imaginaire ».

Permanences et mutations de l'ordre mondial à la veille de 1914

Un monde fini au sens délimité apparaît à la veille de 1914 : les dernières grandes explorations atteignent leur but (pôle Nord en 1909 avec l'Américain Peary ; pôle sud en 1911 avec le Norvégien Amundsen). Le rêve d'une connaissance directe du monde est désormais réalisé. Reste à l'organiser... difficile en ces temps de montée des périls extérieurs.

1. Un ordre mondial à l'aval des rapports de force installés depuis 1870

– L'Europe : puissance dominante de l'ordre mondial, européanisation du monde au XIX^e : 88 % des capitaux placés dans le monde, 44 % de la production industrielle mondiale. La puissance britannique malgré son déclin.